

Les origines sociales de l'incrédulité bourgeoise en France.

Par
Bernard Groethuysen.

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, on voit se développer en France le sentiment très net que les temps ont changé. Entre le présent et le passé, il semble que les liens soient rompus. Un homme nouveau a pris conscience de lui-même et renie les traditions. Mais il serait bien incapable de préciser en quoi exactement il se distingue de ses ancêtres et ce qu'il y a de réellement neuf. Il n'a pas trouvé sa formule. Une révolution s'est produite, mais elle s'est produite, pour ainsi dire, sans lui. Il n'y reconnaît pas encore son œuvre et se borne à la constater: il n'a pas encore fait sa révolution. Pour l'instant, il discute de tout, il met tout en question; il a le sentiment que ce qui est ne correspond pas à ce qui devrait être; il s'essaie à penser autre chose. Mais il sait encore mal ce qu'il veut. Il y a certainement une fermentation des esprits; mais on n'aperçoit pas encore une idée dominante, une "programme," et on ne se rend pas bien compte de ce qui fait l'unité du mouvement.

C'est aussi ce qui semble rendre particulièrement difficile la tâche de l'historien et du sociologue qui voudraient saisir les profonds changements dont parlent les contemporains. Si le sociologue s'en tient aux livres des philosophes du temps, il risque souvent de prendre des idées spéculatives ou de simples paradoxes pour des conceptions généralement admises, pour des manifestations de l' "opinion publique." Pourtant, il semble bien que quelles que soient les incertitudes de l'esprit nouveau et les différences entre ceux qui s'en réclament, il y ait quelque chose qui leur soit commun: l'incrédulité. L'homme nouveau a cessé de croire. Il renie son passé religieux et vit en dehors de la communion des fidèles. Et c'est à son incrédulité qu'il se reconnaît; c'est elle qui lui permet de s'affirmer lui-même comme homme de son temps en face du passé. C'est dans son opposition à la foi que la bourgeoisie nouvelle en France a pris conscience d'elle-même, avant de pouvoir encore s'affirmer comme classe et formuler ses revendications.

"Ceux qui nous ont précédés dans la carrière évangélique,"

dit l'abbé Poulle, "ont vu et déploré les mêmes égarements, mais ce qui n'appartient qu'à notre siècle, et ce qui était réservé à notre douleur, nous voyons tramer une conspiration contre le Seigneur, le Dieu d'Israël presque sans adorateurs."¹⁾ Quel est le pasteur qui n'ait vu avec étonnement la foi diminuer, s'éteindre, s'anéantir d'un jour à l'autre, disent les prédicateurs, et ce qui leur paraît particulièrement grave, c'est qu'il ne s'agit plus de tel article de foi que l'enfant du siècle mettrait en doute, mais de tout l'ensemble de la doctrine catholique. "Ce n'est plus un seul point de la religion que l'on attaque; c'est tout le corps de la religion que l'on renverse," disait déjà l'abbé Pacaud.²⁾ "Ce ne sont plus de dogmes particuliers, c'est la religion entière que l'on attaque: ses ennemis ne s'arrêtent plus à abattre ses rameaux; ils ont porté la cognée à la racine"³⁾, lit-on dans une Instruction pastorale.

Mais comment arrêter le mal? se demandent les représentants de l'Église. "Le scandale est si grand, l'aveuglement si général, l'insensibilité des cœurs si profonde, en un mot, les excès sont si multipliés et le mal s'accroît si visiblement qu'il semble que nous touchions à l'époque de l'extinction du flambeau de la foi dans cet Empire; il n'y répand qu'une lueur faible et languissante, à peine y voit-on quelque vestige de la religion de nos pères; si un petit nombre de fidèles, précieux restes de sa fécondité, ne s'est pas encore laissé entraîner dans le torrent, tiendront-ils longtemps contre les amorces de la séduction? Et ne devons-nous pas craindre que bientôt il n'y ait plus de foi parmi nous?"⁴⁾, dit un évêque.

On pourrait donc croire, en écoutant certains prédicateurs, que la fin de l'Église est proche et que "seul un miracle divin pourrait encore la sauver." Car où pourrait-elle encore trouver des fidèles? "Le poison se répand à vue d'œil dans les familles, dans les cercles, dans les sociétés, dans les différents corps de l'État, et nous sommes menacés d'une défection générale. On a honte de paraître chrétiens"⁵⁾, lit-on dans un écrit du temps. Ce sont de "vrais orages d'impiété," dit un prédicateur rouennais. "Déjà les leçons de l'impiété retentissent jusque dans les provinces les plus éloignées de la capitale"⁶⁾, lit-on dans un Mémoire adressé au Roi par l'As-

¹⁾ L'abbé Poulle, cité dans: La Harpe, Lycée, 1829, t. XIV, p. 75.

²⁾ L'abbé Pacaud, Discours de piété sur les plus importants objets de la religion, 1745.

³⁾ Instruction Pastorale de Monseigneur l'évêque de Langres sur l'excellence de la religion, 1786, p. 4 ss.

⁴⁾ Instruction Pastorale de l'évêque de Lodève sur les sources de l'incrédulité du siècle, 1765.

⁵⁾ Pelvert, Lettre d'un théologien à M.*** où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les Incrédules, 1776, p. 4.

⁶⁾ Procès-verbal de l'Assemblée générale extraordinaire du Clergé de l'année 1782, 1783.

semblée générale du Clergé de 1782. En effet, comme nous le dit l'évêque de Langres, la contagion de l'incrédulité gagne de proche en proche, "son souffle empesté frémit déjà autour de la cabane du pauvre et des ateliers de l'artisan."¹⁾

Mais comment expliquer que l'incrédulité ait pu ainsi étendre son empire et qu'on assiste tous les jours à ses "effroyables progrès"? Que tel individu, épris de l'indépendance et préférant se fier à ses propres lumières, abandonne les traditions et s'isole de la communauté des croyants, cela s'était vu de tout temps et l'Église, forte de son autorité et sûre de l'appui de la masse des fidèles, n'était pas embarrassée pour répondre aux "esprits turbulents." Mais la communauté des fidèles voit maintenant se dresser devant elle une autre communauté, dont elle distingue mal les caractères. Ceux qui sont devenus incrédules ne parlent plus chacun en son propre nom; l'incrédulité n'est plus le propre de tel individu. On est incrédule comme autrefois on était croyant, on ne l'est pas par un esprit de singularité; on l'est parce qu'en restant le croyant d'autrefois on trahirait une cause commune, on s'excluerait de la nouvelle communauté qui s'est formée entre temps et qui se dresse contre l'Église. Mais comment l'incrédulité, qui d'abord n'avait été en France que le fait de l'individu affirmant son indépendance, est-elle devenue un des caractères distinctifs de toute une société?

"Oui, mes Frères," dit Massillon, "tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas: ils regardent l'incrédulité comme un bon air; ils se vantent sans cesse de ne rien croire; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes: semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules: ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur; mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes."²⁾

Ce roturier de l'incrédulité du début est encore "peuple," il

¹⁾ Instruction Pastorale de Monseigneur l'évêque de Langres, p. 5.

²⁾ Massillon, Œuvres. Ed. Lefèvre, 1938, t. I, p. 397.

s'essaie à ne pas croire, mais souvent il y réussit mal; il est encore mal guéri de la foi; les croyances d'antan le guettent; des peurs secrètes le menacent; il n'est pas sûr de lui-même, il lutte contre la coutume de la foi qu'il n'est pas encore parvenu à déraciner en lui. "Que de combats, l'impie est-il obligé de soutenir contre les principes de l'éducation, contre les maximes de la vie commune, contre les exemples de ceux avec lesquels il lui faut vivre et agir? . . . Tout cela peut-il se détruire, s'anéantir si absolument dans un esprit qu'il n'y reste plus aucune épine capable de le piquer, de le rendre au moins inquiet sur son état?"¹⁾ Ainsi le cœur du libertin sera-t-il souvent resté chrétien, tandis que son intelligence traite de préjugés ce que parfois, sans le savoir, il croit encore. "C'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité," dit Massillon. "Ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur; ils résistent à la conscience qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes." C'est pourquoi "la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En certains moments, les vérités de la religion les touchent; ils se sentent agités de vifs remords . . . en d'autres, ils se moquent de ces vérités; ils traitent les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère. . . ." C'est ainsi que l'esprit fort, tout en prêchant l'impriété, ne peut "réussir à devenir lui-même totalement impie."²⁾

Si les profanes ne savent plus croire d'une foi simple, ils ne sont pas sûrs de pouvoir ne pas croire. On les entendra dire, en s'adressant aux prédicateurs, "qu'ils se convertiraient, s'ils étaient bien sûrs que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable; que peut-être il n'y a rien après cette vie; qu'ils ont des doutes et difficultés sur nos mystères, auxquels ils ne trouvent pas de réponse qui les satisfasse; qu'au fond, tout paraît assez incertain. . . ." Mais essayant alors de l'incrédulité, ils ne savent non plus être fermes et assurés dans leur irréligion, et "voudraient pour se rassurer rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux." Il y a lutte en eux entre une âme qui a encore conservé bien des traces du christianisme et une intelligence qui craint "d'en trop croire." S'ils croient encore, ils ne peuvent plus avouer leur foi, et quand ils désavouent la foi, ils ne peuvent s'empêcher de croire encore.

L'Église, pour lutter contre "ces faux héros de l'impiété,"

¹⁾ Migne, Collection des orateurs chrétiens. Première série, t. 28, col. 549 ss.: De la Rue, Sermons.

²⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 396, 398, 392; t. II, p. 653.

prend, pour ainsi dire, chacun des impies à part. Elle guette ses moments de faiblesse; elle en appelle à ses dires, à ses sentiments, de ses raisonnements à son cœur. “Écoutez-vous, vous-mêmes,” dit Massillon, “et vous serez fidèles.” C’est aussi pourquoi ceux qui se disent ne pas croire ne sont souvent que des “hypocrites de l’impiété et du libertinage.” “La plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas,” dit Massillon; ils se “donnent sans cesse le change à eux-mêmes, et ne paraissent ce qu’ils ne sont pas que parce qu’ils souhaitent de l’être.” Ils jouent un “personnage emprunté.” Pour leur arracher le masque, les prédicateurs invoqueront, non sans malice, la fin du libertin qui au dernier moment se convertit. “D’où vous viennent dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l’Être suprême? N’est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, parce que vous aviez imposé au public par une fausse ostentation d’impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion que vous aviez toujours conservées pendant votre vie?”¹⁾

Il n’y aurait donc encore, comme le prétend l’abbé Trublet, que “peu d’incrédules bien affermis dans leur incrédulité.”²⁾ Pour se rassurer, ceux qui s’essaient à ne pas croire, demanderont aux autres qui se disent chrétiens, si eux y croient réellement. Ils leur démontreront que leurs actions ne sont guère d’accord avec la prétendue foi qu’ils confessent, ou bien ils railleront ceux qui croient, les traitant d’esprits faibles qui ne savent pas raisonner. Mais pour se prouver alors à lui-même et aux autres qu’il est réellement au-dessus des “terreurs du vulgaire,” l’incrédule dépassera facilement, dans ses affirmations, la mesure de ce qu’il est en vérité en état de ne pas croire, son “désir de l’incrédulité”³⁾ le poussant parfois à dire ce qu’il ne pense pas. Aussi, recherchant le paradoxe, l’esprit fort se laissera-t-il souvent entraîner à prendre le contre-pied de tout ce qui est admis, et voulant trop prouver, se mettra-t-il dans son tort. Les prédicateurs, le prenant au mot, démontreront par son exemple à quelles conséquences dangereuses l’incrédulité doit mener.

Ce qui manque encore à ses incrédules du début—qui ne sont encore que des isolés et n’ont pas trouvé de nouvelles mesures pour remplacer les anciennes—c’est le contrôle qu’exercera plus tard sur les idées et sur les sentiments une vie bourgeoise bien réglée qui déterminera ce qui est admissible et ce qui ne l’est pas. Pour l’instant, les incrédules la plupart du temps se complaisent dans

¹⁾ Ibidem, t. I, p. 388, 396, 143, 390, 56, 398, 393.

²⁾ Trublet, *Essai sur divers sujets de littérature et de morale*, 2^e édition, 1747, p. 425.

³⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 390.

leur rôle d'originaux, de personnages qui ne sont pas et ne pensent pas comme les autres. "Le libertin," dit Bourdaloue, "renonce à sa foi par un esprit de singularité, pour avoir le ridicule avantage de ne pas penser comme pensent les autres, de dire ce que personne n'a dit, et de contredire ce que tout le monde dit. . . ."¹⁾ Il affecte "d'avoir un langage à part; il traite avec dédain ce qu'il y a de plus auguste et de plus terrible dans la doctrine de Jésus-Christ, se piquant de force d'esprit et de supériorité de raison."²⁾

Bayle, en parlant des libertins, dit qu'on les trouve parmi "les jeunes gens d'une condition plus relevée." Ou, dans un autre passage, "parmi les gens du monde, et surtout du grand monde."³⁾ "L'impiété," dira Massillon, "est presque devenue un air de distinction et de gloire . . . c'est un mérite qui donne accès auprès des grands; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance."⁴⁾ Aussi "cette plaie a-t-elle passé du palais des grands jusque dans le peuple," dit-il encore, en déplorant l'influence croissante des discours de l'irrégion et des "maximes du libertinage." Mais l'irrégion, en se répandant parmi ceux qui veulent imiter les grands, n'est souvent qu'une affaire de mode. La profession d'incrédulité devient "un bon air," et ceux qui emploient ainsi le "jargon de l'incrédulité" parlent sans vraie conviction. "Ils ne sont pas incroyants; ils ne sont que les échos de l'incrédulité; en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes."⁵⁾

La force de l'incrédulité dans ses débuts se trouve chez ceux qui, sans se soucier de l'opinion commune, courent le risque de ne plus croire et savent à quoi ils s'engagent. Ce sont en quelque sorte des individualistes, des aristocrates de la pensée qui cherchent à s'élever au-dessus des préjugés vulgaires. "Qui fait dans le monde tant de libertins en matière de créance?," demande Bourdaloue, et il répond: "l'affectation d'une vaine et orgueilleuse singularité, dont les libertins se piquent; ils croient qu'il leur suffit d'être singuliers, pour avoir plus de lumière et plus de raison que les autres: ne pas penser comme les autres, et parler autrement que les autres . . . voilà tout le secret de leur libertinage."⁶⁾ Ils se font de l'incrédulité, dit Massillon, "une supériorité de raison et une

¹⁾ Bourdaloue, Sermon sur la Religion chrétienne.

²⁾ Massillon, l. c., t. II, p. 374.

³⁾ Bayle, Réponse aux questions d'un provincial. Œuvres, t. III, p. 1054 et 1058.

⁴⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 571.

⁵⁾ Massillon, l. c., t. II, p. 506; t. I, p. 398, 395.

⁶⁾ Bourdaloue, Œuvres, t. II, p. 525.

distinction où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre." Mais c'est précisément l'esprit de singularité dont font preuve les incroyables, et leur manie de s'attaquer à toutes les opinions reçues sans distinction, qui permettront à l'Église de les condamner au nom de la communauté des honnêtes gens qui tiennent à la morale et aux bienséances. Si l'incroyable prépare la voie à la bourgeoisie éclairée en s'élevant au-dessus des "préjugés populaires"¹⁾, il est encore trop exclusivement "bel esprit"²⁾ pour que la profession de l'incrédulité puisse convenir à tous ceux qui, bien que raisonnant sur la religion, ne sont nullement disposés à laisser enfreindre le bon ordre et les bienséances.

"Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incroyant?," demande Massillon. "C'est un homme sans caractère, sans mœurs, sans probité. . ." ³⁾ Celui qui abjure la foi tombe nécessairement dans la débauche. "C'est un personnage sans crainte de Dieu et des hommes, capable de tout excepté de vertu et d'innocence"; et ce qui le prouve bien, c'est l'"ostentation de licence et de débauche," le "mépris public de la vertu" qu'on rencontre chez le libertin et qui semble inséparable des "railleries" et des "discours impies." C'est "une singularité de débauche encore plus affreuse que celle de leur doctrine" que Massillon leur reproche. Et c'est "ce fonds de mœurs abominables" qui fait douter de la sincérité de leurs convictions, quand ils s'attaquent à la religion. "Ils protestent d'abord que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la religion, et que la vérité seule les a forcés de se défaire des erreurs communes; mais leurs mœurs, ô mon Dieu, découvrent l'artifice et la fausseté de leurs discours." Les prédicateurs concluent de là que c'est "la débauche" qui "avait été la première source de leur irrégion." C'est la "volupté" qui "a presque fait tous les incroyants." Leur "cœur était corrompu, avant que leur foi fût naufrage." C'est le "dérèglement" qui conduit au "désir de l'incrédulité." Ainsi les "passions" auraient "toujours été le seul berceau de l'incrédulité: on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs."

Aux reproches que leur adresse l'Église, les incroyants que peuvent-ils répondre? Ils n'ont pas, pour ainsi dire, fait leurs preuves dans la vie. Ils n'ont fait encore que commencer l'expérience de l'incrédulité, sans pouvoir démontrer qu'elle réussit. En face d'eux se dresse la communauté des fidèles. Que peuvent-ils lui opposer qui vaille? Cet incroyant ne mérite donc aucune confiance.

¹⁾ Massillon, l. c., t. II, p. 506; t. I, p. 395.

²⁾ La Bruyère, Caractères.

³⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 398.

Qui est-il? De quel droit s'élève-t-il contre les manières de vivre et de penser qui sont celles de tout le monde?

Les libertins, pour répondre aux attaques de l'Église, accuseront ses ministres d'être des hypocrites et railleront les dévots. Ils se croiront ainsi justifiés de qualifier "toute piété d'artifice et d'hypocrisie." Mais en prétendant ainsi condamner l'hypocrisie, n'est-ce pas la vertu même qu'ils visent dans leurs attaques? Ce sont les "gens de bien qui sont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des discours publics; et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice," dit Massillon. Ainsi "la tentation la plus ordinaire n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu; c'est de rougir de la véritable."¹⁾ C'est pourquoi les libertins aiment à confondre "l'homme de bien avec l'hypocrite, afin de rendre toute vertu suspecte." Et mettant en doute la foi, ils ne tendent qu'à justifier les vices.

Les libertins confondent donc avec la cause de la foi celle de la vertu. Et c'est ce qui permet à l'Église de les attaquer au nom des "gens de bien." Ils semblent prouver par leurs discours et leurs exemples qu'en cessant de croire on abandonne toute règle de vie. Et l'Église, en prenant la défense de la morale, pourra alors en appeler contre les libertins au témoignage de tous les gens de bien. "Mais quand les gens de bien ne seraient pas si utiles à la terre; quand ce ne serait pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité, qu'y a-t-il de plus grand et de plus respectable dans le monde que la vertu?"²⁾ Pour réfuter les incrédules, il semble qu'il suffise de dénoncer leurs vices. "L'incrédulité de l'impie et du libertin s'accorde avec le désordre et la corruption de sa vie: donc elle ne vaut rien. En deux mots, voilà sa condamnation."³⁾

Ce sera au bourgeois de prouver qu'on peut être incrédule, tout en menant une vie parfaitement réglée, qu'on peut être "honnête homme sans être chrétien." On le disait, il est vrai, déjà du temps de Massillon, et les enfants du siècle citeront bien des exemples d'hommes vertueux sans religion. Mais les prédicateurs leur répliqueront qu'il ne s'agit que d'un "fantôme d'honneur et de probité," que "sans la crainte de Dieu toute probité humaine est ou fausse ou du moins elle n'est pas sûre"⁴⁾, et si même cela pouvait être et que ce fût avéré qu'on peut être homme de bien en renonçant

¹⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 398; t. II, p. 506; t. I, p. 170 ss., 643, 390, 394, 382, 251.

²⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 401, 317.

³⁾ Bourdaloue, Œuvres, t. II, p. 361.

⁴⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 588.

à la foi, ne suffit-il pas de citer l'exemple des libertins pour démontrer les dangers de l'incrédulité?

Pour pouvoir résister à toutes ces attaques, il faudrait que les libertins eussent une conviction bien affermie qu'ils pussent opposer aux certitudes de la foi. Mais c'est précisément à quoi généralement ils ne sauraient atteindre. Souvent ils doutent, ils hésitent. "Ce qui rend encore le libertin plus inexcusable", dit le prédicateur de La Rue, c'est de se jeter "dans le doute et jamais dans une pleine et paisible conviction." Évidemment, avec le temps, quand le nombre des libertins augmentera, l'individu pourra de plus en plus se croire justifié à mettre en doute ce que l'Église enseigne. Seulement, qui sont donc ceux qu'il rencontre sur la voie de l'incrédulité? "Mais avec qui doutez-vous dans ce malheureux état? Avec tout ce qu'il y a de corrompu et de scélérat dans ce monde"¹⁾, lui dira le P. de La Rue. Ainsi le libertin semble toujours en fort mauvaise position du moment qu'on porte la question sur le terrain moral et que, abandonnant le domaine de la spéculation, on se tourne vers les réalités sociales.

"Il y a une incrédulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit," dit Massillon. Les mondains, "n'ont pas encore secoué le joug" de la foi "comme tant d'autres; ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu; ils ne blasphèment pas ce qu'ils ignorent; ils ne regardent pas la religion comme un jeu et une invention humaine; ils veulent y tenir encore par quelques dehors; mais ils n'y tiennent point par le cœur, mais ils la déshonorent par leurs désordres, mais ils ne sont chrétiens que de nom."²⁾ Ils ne sont pas de ces impies qui "se révoltent ouvertement contre Dieu et la religion."³⁾ Ils continuent à croire, mais ils ne font pas usage de leur foi; ils vivent comme s'ils ne croyaient pas. Ils croient même assez facilement "les mystères qui paraissent être le plus au-dessus de notre intelligence et qui semblent choquer davantage notre raison, comme sont les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, etc." Mais il en est autrement quand il s'agit de la morale de l'Évangile. Tout en croyant aux mystères, ils ne semblent pas croire aux "autres vérités de l'Évangile sur le renoncement à soi-même, sur le mépris du monde . . . sur le mérite de la pauvreté. . ."⁴⁾

Il arrive souvent au libertin que dans le fond de son cœur, il continue à croire quand son esprit estime s'être détaché de toute

¹⁾ Migne, l. c., t. 28, col. 879: de La Rue, Sermon sur l'Aveuglement.

²⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 146, 81.

³⁾ Migne, l. c., t. 29, col. 71: Le Père André Terrasson.

⁴⁾ Le P. Jean Croiset, *Réflexions chrétiennes sur divers sujets de morale*, 1752, t. I, p. 395.

croyance. Chez le mondain, ce sera souvent le contraire. La raison admet les vérités de la foi; le cœur s'en détache. Ainsi la foi dépérit. "Combien de gens dans le monde n'ont presque plus qu'une foi d'éducation, qu'une foi de bienséance, qu'une ombre de foi?"¹⁾), dit le P. Croiset. De là cette contradiction "monstrueuse de créance et de mœurs"²⁾ chez le mondain. Les mondains vivent comme si la foi n'existait pas. Ils "vivent dans le monde comme si l'Évangile n'y avait rien changé." En vain chercherait-on quelque trace de la foi dans la vie qu'ils mènent. "Entre-t-il le moindre rayon de la foi dans le détail universel de notre conduite?"³⁾), demande le P. Rapin. Les considérations religieuses cesseront alors de plus en plus de compter parmi les motifs dont on s'inspire dans la vie de tous les jours. On vit comme s'il n'y avait pas de religion; on n'en fait "aucun usage." Et ceux qui oublient ainsi la religion, n'oseraient pas "s'en dispenser tout à fait: vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics, on se regarderait comme des anathèmes dignes des foudres du ciel."⁴⁾ Il ne s'agit pas des libertins qui, ouvertement renient leur foi. Ils ne vont point, dit Bayle, "jusque la rejection formelle de leur catéchisme, ni même, jusqu'au doute formel. La plupart de ces gens-là conservent dans leur esprit la théorie de la religion. Il est vrai qu'ils l'y conservent comme un meuble très inutile, puisqu'ils ne la consultent point comme règle de leurs actions. On ne peut même pas toujours assurer qu'elle soit toujours oiseuse dans leur âme. Ils font quelquefois de grandes aumônes pour le rachat de leurs péchés."⁵⁾

Le mondain, bien plus docile que le libertin, ne veut pas abandonner la foi et tient à rester chrétien; il ne brave pas Dieu, comme le fait le libertin; il ne se "fait point gloire de son impiété et de ses excès."⁶⁾ Tout en se livrant "aux plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siècle," il vivra "dans une régularité que le monde approuve." Pourvu que les "âmes mondaines" vivent "exemptes des grands désordres", que leur conscience n'ait pas de "vice grossier et criant" à se reprocher, il vivra "au milieu de tous les plaisirs, de tous les abus, de toutes les sensualités, de toutes les dissipations que le monde autorise" et se croira "en sûreté dans cet état"⁷⁾, il sera "vieux pour ainsi dire avec bienséance." Le

¹⁾ Ibidem, p. 401.

²⁾ Le P. Jean Croiset, *Parallèle des Mœurs de ce siècle et de la Morale de Jésus-Christ*, 1743, t. I, p. 354.

³⁾ Le P. Rapin, *Œuvres diverses*, 1695, p. 319.

⁴⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 81.

⁵⁾ Bayle, *Œuvres*, t. III, p. 1058.

⁶⁾ Bourdaloue, cité dans E. Byrne, *Bourdaloue moraliste*, p. 367.

⁷⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 112, 274, 447.

mondain évitera donc les excès. Ce n'est plus un libertin qu'on puisse livrer à l'horreur du public, un isolé qui, de par ses paradoxes, s'excluait lui-même de la communauté des honnêtes gens. Le mondain est en règle avec la société. Il parle au nom des bien-séances; il a le monde de son côté. Et qu'est-ce que le monde? "Le monde . . . c'est le grand nombre."¹⁾ Il règne aujourd'hui absolument dans toutes les conditions. "On peut dire que ce monde est une secte aujourd'hui presque universelle de gens."²⁾ Et loin de débiter des paradoxes, comme le fait le libertin, le mondain ne fait état que des "maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude."

Les prédicateurs croyaient pouvoir traiter le libertin avec mépris. Le libertin n'avait rien à opposer à la communauté des fidèles que des sentiments souvent mal affermis ou des paradoxes. Le mondain par contre, a pour lui l'opinion de la "multitude." Il n'exprime que ce que "tout le monde" pense. Il oppose, pour ainsi dire, les sentiments de la communauté des profanes à ceux de l'Église. Ses opinions n'ont rien de hasardé. Il parle au nom du monde; et c'est cette autre puissance qui est en lutte avec celle de l'Église qu'il faudrait pouvoir détruire pour faire du mondain un chrétien. "Vous êtes du monde, mon cher Auditeur? mais c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse? un chrétien n'est plus de ce monde; c'est un citoyen du ciel; c'est un homme du siècle à venir; c'est le juge et l'ennemi du monde."

Comment les mondains se justifieront-ils en face de l'Église qui lance l'anathème contre le monde, "terre de malédiction"? Qu'est-ce que le monde pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs et qui ne peuvent se passer de lui?", demande Massillon. N'avouent-ils pas eux-mêmes "que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter, et que le monde est bien peu de choses." Et quelle meilleure preuve à donner que l'exemple des grands? "Plus les grands sont élevés, plus ils sont malheureux." En vain chercherait-on le bonheur dans le monde. "Le monde étale des prospérités; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas." C'est que "si les plaisirs occupent les dehors, le dedans est toujours vide."³⁾

Ainsi l'illusion du monde se dissipe. Le mondain lui-même se rend compte de la vanité des plaisirs. Au fond de lui-même, il est d'accord avec l'Église, et ce sera son propre aveu qui fournira

¹⁾ Ibidem, p. 308.

²⁾ Croiset, *Parallèle*..., t. I, p. 269.

³⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 304, 355; t. II, p. 619; t. I, p. 3, 259; t. II, p. 48, 650.

la preuve pour "la faiblesse et la fausseté des plaisirs du monde." "Nous sentons tout le vide du plaisir; il est des moments de réflexion qui nous tuent." Et c'est dans ces moments de réflexion que le mondain avoue que les prédicateurs ont raison quand ils condamnent le monde. Mais que peuvent-ils avancer pour justifier sa séduction? Le mondain ne prend pas fait et cause pour le monde. Il n'oppose pas les valeurs de son "monde" ou monde que représente l'Église. Il ne se justifie pas. Il cherche des excuses. Il ne demande pas que l'Église l'approuve; il voudrait qu'elle se montrât plus indulgente à son égard. Il dira aux prédicateurs qu'il ne saurait trouver "le monde si noir et si pernicieux" qu'ils le disent, "qu'au fond on peut l'aimer innocemment." Car enfin, n'y a-t-il pas des délassements innocents dans la vie?"

Les prédicateurs répondront "qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêlerait rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité." "Voudriez-vous aller paraître devant Dieu, et n'avoir rien à lui présenter que ces plaisirs, ces amusements que vous appelez innocents, et qui composent presque tout le fond de votre vie? Je vous le demande."¹⁾

Les mondains ne paraissent jamais tout à fait certains que les prédicateurs aient tort. Aussi les enfants du siècle, tout en ayant grande envie de se mettre un peu à l'aise et de suivre leurs inclinations mondaines, seront-ils encore craintifs et mal assurés, ne sachant si cela peut se faire sans courir de trop grands risques pour leur salut. Ce qu'ils voudraient se réduire en somme pour beaucoup d'entre eux à obtenir une plus grande tolérance de la part de l'Église et à se voir concéder qu'il peut y avoir des plaisirs innocents. Or, ils trouveront des prédicateurs qui, jusqu'à un certain point, sauront condescendre à leurs plaisirs. "Je ne veux rien exagérer," dit le P. Bourdaloue, "et ce n'est point mon dessein de condamner sans exception tous les divertissements de la vie." Il veut bien reconnaître qu'il y a "des récréations innocentes, des récréations honnêtes," mais, ajoute-t-il, "ces divertissements du monde permis et innocents sont bien rares."²⁾ Ainsi en gardant même "toute la modération nécessaire," en ne passant point "les bornes d'une bienséance raisonnable, d'une amitié honnête" et si l'on veut "d'une réjouissance modeste et chrétienne"³⁾, le chrétien fera bien de veiller sur lui-même. Mais ce qui est parfaitement condamnable, c'est "cette habitude de vous divertir beaucoup et

¹⁾ Massillon, l. c., t. II, p. 649 ss.; t. I, p. 307, 466, 481.

²⁾ Bourdaloue, Sermon sur les Divertissements du Monde.

³⁾ Bourdaloue, Sermon sur l'éloignement et la fuite du Monde.

de vous appliquer peu au lieu de suivre l'ordre de Dieu qui serait de vous divertir peu, pour vous appliquer beaucoup."¹⁾ Les enfants du siècle rechercheront alors des arrangements avec Dieu et son Église et ne manqueront pas de se servir des "expédients que les casuistes leur présentent."²⁾ Ils voudront trouver des excuses devant Dieu et devant leur propre conscience, qui est encore mal libérée de ce que, à certains moments, ils appellent des "préjugés de l'enfance." Une de ces excuses consistera à dire qu'ils ne font que des "choses bien naturelles," et ils se rapprocheront alors du libertin. Mais en parlant de la sorte, ils ne prétendent pas substituer aux devoirs du christianisme d'autres devoirs, mais augmenter seulement le nombre des choses permises. L'Église a une morale sévère. Le mondain semble demander simplement s'il faut toujours être moral et si Dieu ne permet pas quelque relâche ou quelque délassement.

Ainsi le mondain s'adressera aux confesseurs pour savoir si l'on peut faire telle chose, si l'on peut se permettre tel plaisir sans risquer d'aller en enfer. En effet, les mondains n'hésiteraient pas à se livrer "à toutes sortes de dérèglements s'il n'y avait pas un enfer pour les punir"³⁾, et la question qu'ils se posent et qu'ils posent à leurs confesseurs consiste à savoir jusqu'où l'on peut s'adonner aux plaisirs sans risquer d'être damné éternellement, c'est-à-dire comment il faut faire pour pouvoir en toute sécurité s'abandonner à ses penchants, en ne s'interdisant que ce qui nous "éloigne visiblement de Dieu." Ou, autrement dit, on voudrait savoir le plus exactement possible "s'il est permis d'assister aux spectacles, si la morale de l'Évangile peut s'accommoder de ces différents amusements que vous vous permettez."⁴⁾ Le monde cherchera donc à avoir des précisions pour pouvoir, tout en s'amusant à sa manière, ne pas risquer son salut. Mais il devra bientôt constater que dans ce domaine tout est en somme bien incertain du moment qu'il s'agit de déterminer la nature et l'étendue des plaisirs permis. "D'où vient, mes Frères, qu'entre vous, les uns croient qu'une telle chose est permise, et les autres qu'elle ne l'est pas, sinon parce que ceux-ci ont épousé les sentiments des uns et ceux-là des autres . . . ? Jésus-Christ est donc divisé? Divisus est Christus. Tantôt son évangile est austère et mortifiant; tantôt il est doux et favorable à la nature; et sans doute il faut bien que vous en jugiez ainsi, puisque vous marchez les uns et les autres dans

¹⁾ Panégyrique de Saint Paul; cité dans: Maury, *Essai sur l'Éloquence de la Chaire*.

²⁾ Bayle, *Pensées diverses à l'occasion de la Comète. Œuvres diverses*, t. III, p. 102.

³⁾ Migne, l. c., t. 29, col. 571: André Terrasson, sur le Chrétien.

⁴⁾ *Ibidem*, col. 1255: Gaspard Terrasson, Sermon sur la conscience.

des chemins contraires: avec une égale sécurité sur la foi des différents maîtres auxquels vous vous êtes livrés. . . .¹⁾)

Devant cette multiplicité d'opinions le mondain se trouve nécessairement troublé. Pourtant il semble bien que toute sa sympathie doive aller à ceux qui lui apportent ce qu'il demande, c'est-à-dire qui se montrent indulgents à son égard et lui concèdent qu'on peut s'amuser dans le monde sans déplaire à Dieu. Mais souvent il n'en est rien, et il en veut aux prédicateurs qui lui font trop de concessions. "Vu le penchant que nous avons à satisfaire la nature, nous devrions courir après ceux qui nous prêcheraient que tout est permis: cependant nous les détestons"²⁾, écrit Bayle. Si "un ministre de l'Évangile," dit Massillon "venait vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venait vous prêcher dans ce lieu de vérité que l'Évangile n'est pas si sévère qu'on le publie, qu'on peut aimer le monde et servir Dieu . . . quelle idée auriez-vous de ce nouvel apôtre? . . . Vous ririez de son ignorance ou de sa folie: vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il ferait de son ministère."³⁾ On peut même aller plus loin: non seulement le mondain ne voudrait pas que les prédicateurs adoptassent les maximes du monde, mais encore il se fait "le panégyriste de la plus étroite morale."⁴⁾ "Peut-être ne vit-on jamais plus d'empressement," dit l'abbé André Terrasson, "à écouter la parole de Dieu: les bons et les méchants viennent en foule à nos discours; plus le prédicateur est exact dans sa doctrine, plus il persuade, plus il touche, plus il étonne et plus trouve-t-on de plaisir à l'entendre."⁵⁾ Les prédicateurs s'en étonnent. En effet, quelle étrange contradiction entre les maximes que prêchent les prédicateurs dans la chaire et la conduite des mondains?

"Jamais, dans le monde prétendu chrétien, tant de zèle pour la voie étroite, jamais tant de démonstrations de réforme, jamais, en apparence, tant d'ardeur pour la sévérité de la morale et pour la pureté de l'ancienne discipline; mais au milieu de tout cela, jamais tant d'amour-propre, jamais tant de recherche de soi-même, jamais, à proportion des conditions, tant de mollesse, ou du moins tant d'attention à être abondamment pourvu de tout et à ne manquer de rien"⁶⁾, dit Bourdaloue. C'est que les enfants du siècle

¹⁾ Migne, l. c., col. 151: André Terrasson. Sermon sur l'obligation de n'écouter que Jésus-Christ.

²⁾ Bayle, Pensées diverses..., l. c., t. II, p. 155.

³⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 448.

⁴⁾ Bourdaloue, Œuvres, t. III, p. 363.

⁵⁾ Migne, l. c., col. 438: André Terrasson, Sermon sur la Parole de Dieu.

⁶⁾ Bourdaloue, Sermon sur le trésor caché de la religion.

semblent faire une différence essentielle entre ce qui est vrai dans la chaire et ce qui est vrai dans le monde. “Les maximes que nous annonçons dans la chaire, vous les avouez dès qu’elles partent de là.” On aime voir développer la morale dans la chaire, “nos invectives ne vous irritent point, et le meilleur discours, à votre avis, est presque toujours celui qui vous a le mieux combattus.”¹⁾ “Accordez-vous donc enfin avec vous-mêmes!”²⁾, s’exclame l’abbé André Terrasson. Bayle avait déjà signalé “comme une bizarrerie de l’esprit humain”³⁾ le fait que les gens dépravés n’aiment pas qu’on leur prêche une morale relâchée. “La morale douce et relâchée,” écrit La Bruyère, “tombe avec celui qui la prêche; elle n’a rien qui réveille et qui pique la curiosité d’un monde qui craint moins qu’on ne pense une doctrine sévère, et qui l’aime même dans celui qui fait son devoir en l’annonçant.”⁴⁾ Et plus tard, le prédicateur Pacaud constatera, tout en se plaignant de la corruption des mœurs de son temps, qu’on aime voir la parole de Dieu “annoncée dans toute sa force et que l’on sait mauvais gré à qui la supprime.”⁵⁾ Les enfants du siècle peuvent parfaitement admettre qu’il y ait une morale sévère et convenir qu’il est bon qu’on puisse la retrouver dans l’Église. Ils veulent voir ainsi conserver à l’Église son prestige et s’élèvent contre les Jésuites qui leur semblent y porter atteinte. Mais s’ils jugent ainsi, c’est précisément parce qu’il s’agit de l’idéal d’un autre monde qu’ils veulent voir conservé comme tel, bien qu’il ne puisse s’appliquer à leur cas particulier. Ils sont des mondains, et non des saints; inutile de vouloir rabaisser les saints à leur niveau. Ce qu’ils veulent, c’est qu’on ne leur en veuille pas d’être pour leur part des mondains, et de s’inspirer dans la vie de tous les jours de motifs qui n’ont rien de chrétien. En agissant comme ils le font, en vivant d’une vie profane, ils ne s’attribuent aucun mérite. La vie qu’ils mènent en dehors des conceptions de la morale traditionnelle, se réduit à un ensemble d’actions qui pour n’être pas entièrement mauvaises, ainsi que le prétendent de rigides théologiens, n’ont rien dont on puisse se glorifier. “Je veux bien ne pas commettre de crime; du moins ne me refusez pas l’usage des plaisirs permis”⁶⁾, dira le mondain en parlant à son confesseur. Tout ce que les mondains demandent aux ministres de l’Église se réduirait donc en somme à demander qu’on les laissât faire et à bien

¹⁾ Migne, l. c., col. 1254: Gaspard Terrasson, Sermon sur la Conscience.

²⁾ Ibidem, col. 441: André Terrasson, Sermon sur la Parole de Dieu.

³⁾ Bayle, Pensées diverses..., l. c., t. III, p. 102.

⁴⁾ La Bruyère, Caractères. De la Chaire.

⁵⁾ Pacaud, Discours de Piété, t. III, p. 317.

⁶⁾ Migne, l. c., col. 1115: Gaspard Terrasson, Sermon sur les œuvres de pénitence.

vouloir admettre que, s'il y a des actions qui comptent pour le salut, il y en a d'autres qui ne seront pas enregistrées et qui par conséquent, au jugement dernier, n'entraîneront pas de conséquence grave.

Ainsi dans les débuts de l'émancipation moderne, il y a souvent plutôt séparation de la vie et de la foi qu'incrédulité avérée. La vie a cessé d'être chrétienne, pour devenir de plus en plus profane, sans que l'individu ait encore entièrement rompu avec les anciennes conceptions, qui sont parfois restés pour lui des vérités d'un ordre supérieur, des visions d'un autre monde qu'il peut conserver comme telles, tout en leur infligeant un continuel démenti dans ses manières d'agir.

La foi pourra encore subsister sous différentes formes. Le mondain craint pour son salut. Il questionne les prédicateurs, il voudrait avoir des certitudes. Bien que suivant une voie qui n'est pas celle que lui a tracée l'Église, il n'est pas tout à fait sûr de pouvoir la poursuivre jusqu'au bout. Car il y a autre chose que la vie: les prédicateurs ne cessent de le lui répéter; et lui, bien que ne sachant pas trop si ce qu'ils en disent est vrai, ne demanderait pas mieux que d'être rassuré de ce côté, pour pouvoir continuer sa route en toute sécurité de conscience. Aussi cherche-t-il un arrangement avec Dieu et son Église. Seulement, l'arrangement que lui proposent les esprits conciliants ne saurait toujours le satisfaire; car il est parfois encore trop croyant ou du moins il a encore trop conservé l'idée de ce que c'est que croire, pour ne pas se méfier des Jésuites qui veulent lui rendre l'accès du paradis trop facile. Que fera-t-il alors? Du moment qu'il s'agit de traduire les conceptions d'un autre monde en maximes pouvant s'appliquer à celui-ci, d'en faire des réalités morales et sociales, il s'aperçoit fatalement que s'il peut encore croire, il ne sait pas vivre de la foi. Ainsi, ne sachant plus trouver comment concilier les deux mondes, il hésitera encore, tout en vivant d'une vie profane à s'y abandonner entièrement. Au fond, n'ayant pas su trouver la formule de sa vie ni les mesures nouvelles qu'il pourra opposer aux anciennes, il ne peut encore s'affirmer tel qu'il est, justifier ses manières d'être.

"Oui, mon Dieu, que les petits sauvent les grands . . . que la foi du peuple supplée au manquement de la foi des gens de cour," écrit un Père Jésuite. L'incrédulité semble être avant tout une affaire de courtisans, de grands et enfin de tous ceux qui croiraient "se confondre" avec le "bas peuple"¹⁾, s'ils abandonnaient leur vie oisive. Et cela est également vrai pour le libertin qui s'attaque

¹⁾ Croiset, *Parallèle des Mœurs*..., t. I, p. 94.

à la foi, et pour le mondain qui n'en fait que peu d'usage. Les prédicateurs ne manqueront d'ailleurs pas de répéter que l'incrédulité est une affaire des gens oisifs et que les classes médiocres, pourvu qu'elles n'imitent pas les gens du monde, en sont préservées.

Ainsi on pourrait s'attendre à ce que le bourgeois, en prenant conscience de lui-même, et en accentuant ses caractères propres, se refuserait à jouer le rôle d'incrédule. Pourtant, il n'en sera rien. Le bourgeois sera à son tour un incrédule, d'une incrédulité à lui, d'une incrédulité d'honnête homme. Ce n'est pas que lui aussi ne veuille se distinguer du peuple, et pour bien marquer la différence qui le sépare des simples croyants, il prendra cet air de supériorité qu'affecte le monde et tirera vanité de son "opposition avec le peuple."¹⁾ Il contraindra le "plaisir de s'ériger en esprit fort," la "joie de se voir au-dessus de l'opinion populaire," la "crainte d'être confondu avec le vulgaire." Il laissera au "simple peuple" une soumission qui l'humilie, il devra, pour prendre conscience de lui-même en tant que bourgeois, se "frayer une route qui le sépare du peuple." Les incrédules sont des hommes qui pensent, "voilà le signal auquel ils veulent qu'on les reconnaisse."²⁾ Comment ne pas se sentir attiré vers ceux qui pensent, pour se distinguer du peuple qui ne pense pas?

Mais, d'autre part, le bourgeois a bien des raisons de se méfier du libertin du moment qu'il s'attaque aux mœurs. Déjà Bourdaloue mettait en garde les fidèles contre "ces livres contagieux . . . où la vertu est traduite en ridicule, où la crainte de l'enfer et des jugements en Dieu est représentée comme une faiblesse."³⁾ Les mondains déconsidèrent la vertu et n'aiment pas les gens vertueux. "Mais à combien de railleries n'est-on pas exposé dès qu'on pratique la vertu et n'en coûte-t-il rien d'essuyer sans cesse cent fades plaisanteries?"⁴⁾ Le bourgeois sera incrédule, mais il se méfiera en même temps de "ces livres licencieux," de ces "sarcasmes," d'une "philosophie qui autorise sans doute ce luxe, cette galanterie et tous les travers dont les mondains font gloire."⁵⁾ Il veut, tout en étant incrédule, rester honnête homme. Aussi se détournera-t-il avec le temps de ceux qui, s'attaquant à la fois à la religion et à la morale, compromettent la cause de l'incrédulité.

L'incrédulité bourgeoise aura cela de particulier qu'elle n'est

¹⁾ Bordier de Villermont: *L'irréligion dévoilée ou la philosophie de l'honnête homme*, 1779, p. 6.

²⁾ Migne, l. c., t. 28, col. 548: de La Rue, *Sermon sur la vérité de la religion chrétienne*.

³⁾ Bourdaloue, *Sermon sur le zèle pour l'honneur de la Religion*.

⁴⁾ Croiset, *Réflexions chrétiennes*, t. I, p. 139....

⁵⁾ Bordier de Villermont, l. c., p. 7 ss.

pas une affaire du monde où l'on s'amuse, mais qu'elle fait partie d'une vie laborieuse et bien ordonnée. Ce n'est pas le "bel esprit" qui s'y divertît; c'est la raison pratique, le bon sens qui se dresse contre la foi. Ainsi tout sera changé. Ce que le libertin avait en vue, c'était "l'idée d'une liberté fort heureuse selon le monde, dans laquelle on satisfait tous ses désirs sans aucune crainte, sans aucun remords."¹⁾ Et c'est de cette idée que s'inspiraient les grands quand ils reniaient la foi. "Voilà le péché capital des grands du siècle, qui, de leur état, se font un principe d'indépendance, comme si la loi de Dieu n'était pas faite pour eux, comme si Dieu en la portant, avait dû les excepter."²⁾

Le bourgeois voudra régler et ordonner sa vie sans le secours de la religion. Le mondain défendait les faiblesses humaines et demandait qu'on ne lui tint pas trop rigueur des péchés qu'il pouvait commettre. "Quel mal est-ce que je fais? Je ne commets point d'excès"³⁾, répondait-il au confesseur qui lui reprochait sa conduite peu chrétienne. Le bourgeois, lui, mettra en avant son honnêteté et se croira parfaitement justifié d'agir en dehors de la foi. Il est ce qu'il doit être. Il est honnête homme sans être chrétien. Aussi ne connaîtra-t-il pas les inquiétudes d'autrefois, et fera-t-il preuve dans son incrédulité d'une sécurité que ne connaissaient pas les incrédules du début, qui, n'ayant pas encore fait leurs preuves, n'étaient pas certains de pouvoir régler la vie en dehors de la foi, et surtout de pouvoir mourir en soutenant "la gageure jusqu'au bout."⁴⁾

"Sans nécessité comme sans assurance, sans autre guide que la faiblesse de vos lumières . . . vous bravez les menaces formidables de la religion, les feux qu'elle vous a dit être allumés sous vos pas, les périls de l'éternité. . . N'oubliez pas qu'on a vu trembler à la vue de la mort ceux dont l'incrédulité avait paru la plus intrépide"⁵⁾, dit un prédicateur. Le libertin s'était isolé de la communauté des fidèles, il avait mené sa vie à lui. Mais saura-t-il mourir seul? De son vivant, il voulait se distinguer des autres, sortir du commun. Mais en face de la mort, voudra-t-il continuer à jouer son rôle? Il arrivera donc que le libertin en face de la mort se convertisse et les prédicateurs ne manqueront pas de le citer en exemple. Il avait trop argué de ses forces; il s'était trop fié à lui-même. Après s'être isolé de la communauté des fidèles, il rentre,

¹⁾ Bayle, Dictionnaire, article: Épicure, t. II, p. 1082.

²⁾ Bourdaloue, Sermon sur la purification de la Vierge.

³⁾ Migne, l. c., t. 29, col. 965 ss.: Gaspard Terrasson.

⁴⁾ Migne, l. c., t. 28, col. 551: de La Rue, Sermon sur la vérité de la religion chrétienne.

⁵⁾ Migne, l. c., t. 70, col. 1928 ss.: Lenfant, Sermon sur l'Incrédulité.

maintenant qu'il se trouve en face de la mort, dans la grande communauté des mourants. Il voudra mourir comme les autres. Rien ne le distinguera plus du commun qu'il croyait pouvoir mépriser. Il veut "aller au plus sûr," et la probabilité est pour ceux qui croient: ils forment le nombre.

"Quand un malade est impie, il le faut manier avec force et adresse . . . il faut prendre le malade du côté de la prudence, lui représentant . . . que dans l'état où il est, il n'y a point à délibérer quel parti il doit prendre, qu'il risque tout suivant son sens, qu'il ne risque rien suivant celui de l'Église." Ainsi le malade mourra "dans la communion des fidèles."¹⁾ Un profond changement alors se sera fait dans l'esprit de l'incrédule. Il sort de son isolement. Si autrefois il disait: moi, je ne crois pas, il dira maintenant: nous croyons. Il avait dit: moi, tant qu'il était incrédule; il avait fait confiance à lui-même et se croyait assez fort pour braver les opinions reçues, mais maintenant qu'il croit, ce "moi" n'existe plus. La communauté aura repris possession de lui, et en reprenant ce qu'elle estimait lui appartenir de droit, elle lui enlevait ce qu'il croyait lui appartenir en propre. Il croira comme tout le monde; il participera au patrimoine commun, il vivra de la foi de tous.

Mais les doutes de l'incrédule ne pourront-ils pas renaître? Dans les avis que le P. Croiset donne aux confesseurs sur la manière dont il faut se comporter avec les impies qui se trouvent en danger de mort, s'il recommande de proposer au malade "des raisons qui emportent son esprit, et qui lui persuadent efficacement la nécessité de la foi, et la vérité de nos mystères," il a soin d'ajouter que cela doit se faire "de telle manière néanmoins qu'il ne semble pas qu'on veuille disputer avec lui; car l'autorité que ces sortes de gens se sont donnée de juger de tout, les empêche de se soumettre au jugement des autres, et pour peu qu'on les choque, ils se cabrent et se révoltent contre la vérité." Et c'est précisément pourquoi il faut avant tout représenter au malade "qu'en matière de salut, il n'est ni de la sagesse ni de la conscience de s'exposer à un danger évident d'être damné."²⁾ Ainsi l'impie se sera décidé à prendre le parti le plus sûr, sans vouloir en savoir plus. Il aura réprimé ses doutes, en se posant la question de son salut. Mais n'est-ce pas là simplement déplacer le problème? L'impie qui se sera converti ne s'est pas dit que ce que la foi enseigne est vrai, parce que toutes les réflexions qu'on peut soulever à son sujet peuvent être réfutées. Il a tout simplement constaté qu'il était plus sûr de croire, et l'ayant établi, il s'est mis à vouloir croire. Mais si les doutes renaissent

¹⁾ Crasset, *La douce et sainte Mort*, 1681, p. 266.

²⁾ Crasset, *ibidem*.

sent, est-il bien sûr qu'il saura leur résister?

"C'est le cœur qu'il faut gagner ou effrayer"¹⁾, dit l'auteur du Dictionnaire apostolique. Ce cœur qui, comme le disent les prédicateurs, était resté croyant, et continuait à vivre de la foi commune, tandis que l'individu, se fiant à sa raison, s'était isolé et s'était refusé à croire comme les autres. Le cœur serait donc resté catholique, et c'est aussi pourquoi l'incrédule, quand il se convertissait, n'hésitait pas entre plusieurs religions, mais tout naturellement se tournait vers la foi catholique. "L'argument de M. Pascal: vous gagnez tout à croire et ne gagnez rien à ne pas croire, est très bon contre les athées, mais il n'établit pas une religion plutôt qu'une autre"²⁾, écrit Montesquieu. En effet, ne peut-on pas dire que l'argument tel que le présentait Pascal et ceux qui l'adoptaient après lui "ne prouve autre chose sinon qu'il est plus sûr d'avoir une religion quelconque que de n'en avoir du tout?"³⁾

Mais ce n'est certainement pas le fait que l'on peut formuler le même argument en faveur "du judaïsme et du mahométanisme" qui troublera le cœur de l'incrédule mourant. C'est pour sa religion qu'il pariera et non pour une autre. Mais quand, avec le temps, le cœur aura cessé d'être chrétien, qu'en sera-t-il de l'argument de Pascal? Le libertin avait voulu se distinguer du commun; mais dans son cœur, il était resté "peuple." Il était plus intelligent que les autres, et il s'en faisait gloire. Mais son intelligence n'était pas parvenue à l'élever lui-même au-dessus des autres. Il était resté au fond de lui-même un fidèle inconscient. Mais qu'en sera-t-il une fois que se seront formées des traditions d'"incrédulité"? Ce qui parlait en lui, c'était la voix de la communauté, et tout son effort avait consisté à vouloir la faire taire. Mais ses raisonnements n'étaient pas assez forts pour lui faire supporter son isolement au moment du "danger." En rentrant dans son cœur, il retrouvait une "patrie" à laquelle il était resté attaché sans le savoir. Il était revenu de loin, et la communauté des fidèles accueillait l'enfant prodigue. Mais avec le temps, il trouvera une autre patrie: des habitudes de penser et de sentir qui, elles aussi, seront celles d'une "communauté." Il ne mourra plus en "libertin," c'est-à-dire en homme qui n'est pas comme les autres, mais en bourgeois, en homme conscient de représenter un type moyen. Son "cœur"

¹⁾ Dictionnaire apostolique, p. 184.

²⁾ Montesquieu, Pensées et fragments inédits, t. 2, p. 498.—Voyez aussi Diderot, Pensées philosophiques, LIX: "Pascal a dit: Si votre religion est fausse, vous ne risquez rien à la croire vraie; si elle est vraie, vous risquez tout à la croire fausse. Un iman eût pu dire autant que Pascal."

³⁾ Bergier, La Certitude des preuves du Christianisme, 1768, 2^e partie, p. 203.

sera devenu "raisonnable," et il faudra un certain effort pour se rappeler le temps où il ne le fut pas.

L'incrédulité du libertin reposait sur une expérience individuelle et elle reflétait un état d'esprit qui s'opposait au sentiment collectif. Les fidèles disaient: nous croyons, le libertin répliquait: moi, je ne crois pas. Avec le temps, le nombre des libertins aura augmenté. Mais en face de la communauté des fidèles, chacun de ces libertins ne représentera toujours que lui-même. Il parlera en son nom propre, et pour bien faire ressortir ce qui le sépare de la foi commune, il accentuera l'opposition. L'incrédulité au XVIII^e siècle, par contre, aura de plus en plus un caractère collectif. Comme la foi n'avait pas été l'affaire de tel individu en particulier, mais celle d'une collectivité, l'incrédulité n'aura plus rien de "singulier." Ce n'est pas l'individu qui sera incrédule, mais le bourgeois qui parle au nom de sa classe. Le libertin aimait à débiter des paradoxes; le bourgeois ne dira plus que des choses "très normales." Et pourquoi aurait-il peur de dire ce que tout le monde pense, pourquoi se verrait-il damné pour avoir eu des opinions que tous les honnêtes gens partageaient? Le parti le plus sûr sera alors celui que prend tout le monde. Les prédicateurs, il est, vrai, répliqueront qu'il n'y a que peu d'élus et qu'il ne faut pas être comme le grand nombre. Mais le bourgeois ne tient pas à se singulariser. Il ne sera pas un original à la façon du libertin, ni voudra-t-il être un de ces dévots "qui se sont écartés de la voie commune." Il tient à vivre et à mourir dans la communauté des honnêtes gens.

L'argument de Pascal aura alors perdu de son poids. Il était risqué, dans une affaire qui concernait le salut éternel de l'homme, de ne pas croire comme les autres. Le risque diminue à mesure que ceux, avec lesquels nous avons vécu et dont le jugement compte, ne croient plus. Ce n'est pas quand tel ou tel individu s'efforçait de ne pas croire que la foi fut en danger; c'est quand tout le monde cessa de croire et qu'on put être incrédule en toute sécurité. Les données du problème religieux se seront alors profondément modifiées. Le bourgeois, lui aussi, comme autrefois le libertin, peut avoir quelque intérêt à ne pas croire. Lui aussi, pour se justifier devra s'attaquer aux conceptions catholiques. Mais ce qu'il voudra justifier n'est pas le péché, c'est le bon sens et la raison. Il veut pouvoir être raisonnable et demande qu'on le laisse vaquer à ses affaires. Il veut pouvoir oublier l'au-delà, non pour être à même de s'adonner aux voluptés de cette terre, mais pour y prospérer et y accomplir sa tâche. Le bourgeois n'est donc pas un pécheur qui cherche à se justifier. Aussi, quand il doute, quand il conteste les dogmes, faudra-t-il l'écouter, sans pouvoir évincer la question en

recommandant au questionneur de réformer ses mœurs. Ses objections sont celles d'un honnête homme; il faut y répondre, sans pouvoir mettre en doute sa bonne foi. Il discutera donc avec son curé sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme, sur la durée des peines de l'enfer, etc. Ces discussions ne le concernent pas, pour ainsi dire, personnellement. Son adversaire serait mal venu de l'apostropher et de vouloir scruter sa vie. Il s'agit d'un ensemble d'objections qu'on devra discuter comme telles et qui peuvent parfaitement être détachées de celui qui les soulève. Ou autrement dit: il faudra discuter en philosophe. Il n'y a pas le saint d'une part, et de l'autre, le pécheur; il y a deux honnêtes gens qui raisonnent sur des problèmes que l'on pose comme tels.

Il faudra donc savoir discuter avec le bourgeois sur Dieu et sur ses attributs sans pouvoir échapper aux questions de doctrine et déplacer le problème. Le bourgeois en voudra aux prêtres qui, quittant l'ordre général de la discussion, le prennent personnellement à part, pour lui faire voir qu'il aurait tout à craindre d'un Dieu qui le jugerait. Dieu devra demeurer dans l'ordre des généralités où le cœur n'est pour rien. C'est la raison qui décide. Il s'agit de raisonner et non de faire peur. Il s'agit pour le bourgeois de la vérité et non de "son intérêt." Non seulement "l'impie est insensé parce que, dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devraient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt"¹⁾, dit Massillon. Et c'est précisément à rappeler à l'homme son véritable intérêt que devait servir l'argument de Pascal. "Il oppose le véritable intérêt de croire au faux intérêt de ne croire pas."²⁾ Mais c'est là ce qui répugne au bourgeois. Il ne voudra pas croire par intérêt, il ne veut pas être un croyant craintif. "Quand il est question de croire," dira-t-il, "notre intérêt ne décide ni pour la vérité ni pour la fausseté des choses; il ne dépend pas de la volonté d'obliger l'esprit de croire, précisément parce qu'il y aurait de l'avantage à n'être point incrédule: la vérité seule peut nous persuader."³⁾ Aussi les apologistes auront-ils soin de ne pas trop poser la question de "l'intérêt," mais d'essayer de démontrer que ce que l'Église enseigne est bien prouvé. "Ce n'est donc point notre intérêt qui nous décide, ce sont les preuves"⁴⁾, dit l'abbé Bergier.

Dieu deviendra ainsi de plus en plus matière à raisonnement. Cela ne veut pas dire que dans l'importance que le bourgeois attache

¹⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 171.

²⁾ Journal Chrétien, 1760, août.

³⁾ Bergier, l. c., p. 203.

⁴⁾ Ibidem, p. 207.

à ces sortes de questions, l'intérêt du chrétien n'y soit pour rien. Mais celui qui voudra discuter en philosophe tâchera de plus en plus de cacher l'apport personnel. Il ne voudra plus avoir peur et se sentira quelque peu humilié, quand les prédicateurs le menacent de l'enfer. Plus le bourgeois se sentira honnête homme, plus il saura éliminer de ces sortes de discussions tout ce qui pourrait rappeler son intérêt propre. Il dégage son cœur et s'en tient à la raison. Il dépersonnalise la question religieuse et lui enlèvera finalement son caractère religieux. En effet, la question religieuse ne saurait être posée d'une manière détachée. Ce n'est pas un problème qu'on discute entre savants. C'est l'homme qui pose la question et non le penseur. Et c'est une question qu'il pose pour lui-même et qu'on ne saurait faire entrer dans le domaine public. Le pari de Pascal devait précisément servir à ramener en quelque sorte la question à son point de départ. Il fait d'un problème de doctrine une question religieuse. Ce n'est plus de Dieu qu'on discute, d'un Dieu qui pourrait parfaitement se concevoir comme une donnée métaphysique en dehors de toute préoccupation d'un caractère personnel, c'est de Dieu par rapport à une âme humaine, du Dieu tout court du métaphysicien redevenu "mon Dieu," du Dieu que je crains, moi, qui suis un pécheur. C'est moi qui parie et l'enjeu du pari c'est moi-même. J'évalue mes risques à moi. C'est une affaire à régler entre Dieu et moi. Aussi ne s'agit-il pas pour moi d'avoir raison en me mesurant à un adversaire; ce que je veux, c'est d'éviter les dangers qui me menacent personnellement. Or, il me suffit de savoir que l'Église peut avoir raison, pour que je fasse tout le nécessaire afin de parer au danger qui me menace. Il ne s'agit pas de me convaincre, il s'agit de me convertir. Et pour me convertir, la probabilité que ce Dieu existe, si minime qu'elle soit, suffit. Le pari de Pascal suppose donc que l'infidèle, tout incrédule qu'il est, soit personnellement intéressé à la question. Or, cela était vrai pour le libertin. Il ne niait pas que la question le concernait, lui, et que lui-même y était engagé.

Le bourgeois, par contre, apprendra de mieux en mieux à poser la question d'une façon tout à fait impersonnelle. Il la posera pour tout le monde, et non pas pour lui-même en particulier. Le libertin pariait; le bourgeois argumente. Pour le libertin, c'est une question de conscience — de mauvaise conscience — pour le bourgeois honnête, les problèmes qu'il soulève devant son curé, relèvent du domaine de l'intelligence. Le libertin parlait à son confesseur; le bourgeois s'adresse au théologien. La question religieuse avait été une question de salut. Pour le bourgeois, elle deviendra un problème de doctrine. Aussi le bourgeois, s'oublie-t-il en quelque sorte lui-

même, quand il discute avec son curé. Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais d'une prétendue vérité, d'un point de doctrine qu'il faut prouver comme tel. Le curé a raison ou il a tort, il n'y a pas d'autre éventualité. Il n'y a plus de "conditionnel," comme dans le pari de Pascal. "Le parti le plus sûr sera toujours de n'admettre aucun système de religion qu'après s'être convaincu qu'il est fondé sur des preuves évidentes."¹⁾ Examinons le pour et le contre sans nous laisser déterminer par des questions d'ordre personnel.

Ainsi commenceront ces disputes interminables entre le bourgeois et son curé. Le bourgeois se mesurera avec le prêtre, comme plus tard, il se mesurera avec le noble et le roi. L'incrédulité bourgeoise a en effet un caractère éminemment social. La foi pour le bourgeois n'est pas une simple doctrine qu'il aurait d'abord acceptée et plus tard rejetée. Elle est vue à travers les prêtres. C'est l'Église qui détient la doctrine, ce sont les prêtres qui l'enseignent. Elle n'existe pas en soi; elle n'est jamais, pour ainsi dire, anonyme. On ne peut pas séparer le prêtre et les doctrines. Aussi ne s'agit-il pas d'un monologue sur ce qu'il faut croire ou ne pas croire, d'un examen de conscience, de méditations d'un solitaire. L'incrédulité bourgeoise se développe dans les formes d'un dialogue, dans lequel un des personnages n'a pour lui que son intelligence, tandis que l'autre prétend lui imposer des certitudes et faire état de son autorité. Le bourgeois fait le procès de la foi. Il fait subir un interrogatoire aux prêtres. En attaquant la foi, il se sent parfaitement dans son rôle, tandis que c'est le devoir de l'autre de la défendre. Il y a deux partis, le parti de l'incrédulité et celui de la foi. Et le bourgeois, qui dans ce procès fait nécessairement fonction de plaignant, formule des objections contre la foi. Son rôle lui est prescrit. L'homme peut rester plus ou moins croyant, mais le bourgeois en face du prêtre ne peut faire autrement que de lui lancer le défi et d'émettre des doutes. "Pour peu qu'on ait des lumières, pour peu qu'on soit d'une condition qui laisse quelques loisirs et quelque liberté, on veut, dit-on, savoir pourquoi l'on croit"²⁾, dit l'abbé Clément. Et pour le savoir, on s'adresse aux prêtres. C'est à eux, qui sont des théologiens, de se justifier. Mais avec le temps, le bourgeois se désintéressera de plus en plus de ces discussions. Au fond la théologie n'est pas son affaire. Il méprisera les théologiens et se confinera dans son monde à lui, le domaine profane auquel, à son tour, l'accès sera interdit aux prêtres.

"Le plaisir, ce premier écueil de la vie humaine, devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands," dit Massillon. "Dans les

¹⁾ Bergier, l. c., p. 203.

²⁾ Migne, l. c., t. 54, col. 1778: Clément.

autres hommes," continue-t-il, "cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire."¹⁾ Mais le citoyen obscur aime à imiter la licence des grands. "Combien de simples bourgeois sont aujourd'hui, pour ainsi parler, en fait de délicatesse et de somptuosité, les singes des plus grands seigneurs, des princes mêmes. Les meubles les plus précieux, les plus riches étoffes ne vont pas toutes à la cour: le luxe le plus fastueux ne brille guère moins dans les provinces."²⁾ Pourtant, s'il n'y a point d'état que le vice ne puisse corrompre, "il faut convenir que ces conditions médiocres et laborieuses, où les facultés ne permettent pas d'accorder si libéralement à la chair ce qu'elle demande, sont plus à couvert de la contagion, et qu'elle y fait moins de ravages."³⁾ Le problème des plaisirs permis aura donc bien moins d'importance pour le "citoyen obscur" qui "vit content dans la médiocrité de sa destinée."⁴⁾ On peut même ajouter que ce problème est mal posé quand on se réfère à la vie bourgeoise, et plus le bourgeois prendra conscience de lui-même, mieux il reconnaîtra que ce qu'il recherche en fait de morale ne se réduit guère à savoir ce qu'il peut se permettre en fait de plaisir.

Le mondain menait une vie douce, molle, oiseuse qu'il estimait "innocente," et il consultait les confesseurs pour le choix de ses plaisirs. Le bourgeois, lui, travaille. Le mondain vit "sans règle et au hasard"; il mène "une vie incertaine, inégale, oiseuse dans son agitation."⁵⁾ Il voudrait savoir des prédicateurs jusqu'où il peut pousser la liberté. Dans la vie bien réglée du bourgeois, il ne s'agira pas de savoir ce qu'on se permet de faire, mais ce qu'il faut qu'on fasse.

Ainsi disparaîtra avec le temps tout un ordre de problèmes qui avait préoccupé à la fois le mondain et le casuiste. Tous ces recueils compliqués de défenses et de permissions dans lesquels on répondait aux questions des mondains perdront leur raison d'être. La vie bourgeoise semble bien plus simple, comporter beaucoup moins de problèmes que celle du mondain. On disputait "sur tout," on trouvait "le secret de donner à tout un air de vraisemblance et de probabilité."⁶⁾ On était parvenu à "introduire un pyrrhonisme général dans toute la morale chrétienne."⁷⁾ Le monde bourgeois

¹⁾ Massillon, l. c., t. II, p. 616.

²⁾ Jean Croiset, *Parallèle des Mœurs...*, t. I, p. 98.

³⁾ Bourdaloue, *Sermon sur la Tempérance chrétienne*.

⁴⁾ Massillon, l. c., t. II, p. 616.

⁵⁾ *Ibidem*, p. 205.

⁶⁾ Mémoire concernant l'institution, la doctrine et l'établissement des Jésuites en France, par le P. Griffet, 1762, p. 277 ss.

⁷⁾ Lettre d'un théologien à un évêque sur cette question importante: S'il est permis d'approuver les Jésuites pour prêcher et pour confesser..., 1715, p. 37 ss.

ne connaîtra plus de pyrrhonisme. Dans cette vie bourgeoise, tout ce qui dans la vie mondaine paraissait fort embrouillé, deviendra souple et clair. Le mondain avait fait la preuve qu'on pouvait du moins jusqu'à un certain degré se passer de la religion. Mais cette preuve, il ne l'avait faite que pour la vie mondaine. En s'amusant, en se conformant aux bienséances, il vivait comme si Dieu n'existait pas. Le bourgeois devra faire la preuve qu'on peut se passer de la religion, tout en agissant en homme honnête et laborieux. Le mondain abandonnait la morale de l'Église; le bourgeois aura sa morale à lui. Le mondain avait distingué "l'homme chrétien d'avec l'homme du monde"; le bourgeois séparera l'honnête homme du chrétien. Il ne s'agira plus de savoir si, sans trop de remords, on peut s'abandonner aux penchants du plaisir, mais s'il peut y avoir de la probité sans religion. "Je l'ai dit, chrétiens, et il faut que le monde malgré lui le reconnaisse, que sans la vertu de la religion qui nous assujettit à Dieu et à son culte, il n'y a point de véritable probité parmi les hommes."¹⁾ Au bourgeois de prouver le contraire.

Une fois qu'il aura fait ses preuves, pourquoi le bourgeois se verrait-il privé des jouissances qui sont à sa portée? Il considère "les anathèmes prononcés contre la vie sensuelle . . . comme des exagérations du zèle" et il répondra, en disant que "l'essentiel est de conserver la probité et la droiture. . ."²⁾ Tout se réduira à être probe et honnête, étant d'ailleurs avéré, comme le prétend un écrivain du temps, que s'il y a encore des "voluptueux," il n'y a plus de "cyniques."³⁾ Le bourgeois n'aura donc plus une mauvaise conscience quand il s'adonne aux jouissances qui lui offre cette terre. Il a droit au repos et aux délassements. "Si vous voulez jouir, craignez le malheur de n'avoir rien à faire. C'est à la suite du travail que le repos est un bien."⁴⁾ "Si l'on nous laisse dans une indolence paresseuse où notre action n'ait rien à saisir, nous ne pouvons être heureux . . ."⁵⁾ lit-on dans l'Encyclopédie. La question des plaisirs, sur laquelle discutaient le mondain et le casuiste, était importante dans "une vie qui ne ressemble jamais à elle-même; où chaque jour amène de nouveaux goûts et de nouvelles occupations; où presque jamais rien n'est à sa place."⁶⁾ Mais elle perd son intérêt dans la vie d'un homme réglé qui tient compte de sa

¹⁾ Bourdaloue, Sermon sur la Religion et la Probité.

²⁾ Élisée, Sermon sur l'Évangile du Mauvais Riche. Voir: l'Avocat des Pauvres, t. I, p. 134.

³⁾ Desserres de la Tour, Du Bonheur, 1767, p. 166.

⁴⁾ Levesque, L'homme moral ou l'homme considéré tant dans l'état de pure nature que dans la société, 1775, p. 269.

⁵⁾ Encyclopédie, article: Bonheur.

⁶⁾ Massillon, l. c., t. II, p. 205.

“réputation,” de sa “fortune,” de sa “santé,” qui est attentif “à payer ses dettes, à remplir les devoirs de son état,” à ne point se “livrer à des passions brutales.”¹⁾ Ainsi le bourgeois pourra vivre d’une vie profane sans avoir mauvaise conscience et sans craindre l’enfer. Aussi n’éprouvera-t-il plus le besoin de se retirer du monde pour se préparer à la mort, comme le faisaient fréquemment les grands seigneurs du siècle de Louis XIV.²⁾

Ainsi il est naturel au mondain qui cherche le salut de son âme de se convertir. Mais pourquoi le bourgeois se convertirait-il? il vit et meurt en honnête homme. Il connaît “le secret d’allier les plaisirs innocents, le mérite, l’honneur et la vertu.” Il n’a pas de reproche à se faire; il aura de plus su tout arranger d’avance en précision de sa dernière heure. Il est “de décision pour votre salut,” dit le Maître de Claville, “d’arranger par avance toutes vos affaires temporelles de n’y laisser ni embarras ni confusion, de ne point recevoir sans quittance, de ne point emprunter sans billet, de compter très régulièrement avec tout le monde, et de ne point laisser de matière à procès.” Ainsi le bourgeois aura agi pendant sa vie; il a eu soin d’acquitter ses dettes et de mettre bon ordre dans ses affaires. Mais c’est seulement maintenant, en face de la mort, qu’il se rendra compte “combien ces précautions sont nécessaires pour pouvoir obtenir d’en haut la grâce de bien mourir.”³⁾ “Un honnête homme qui n’a rien à se reprocher, ne craint rien et n’est jamais peureux,” lit-on dans l’Alambic Moral. Le bourgeois aura certainement bien des reproches à s’adresser, mais ses reproches ne se tourneront pas contre la vie qu’il a menée, contre la vie bourgeoise. “Rassemblez tous vos jours passés jusqu’ici: quel vide! quel abîme! quel cours non interrompu d’excès, d’impiétés, de dissolutions!” disait Massillon, en s’adressant aux gens du monde. Et ce n’est pas tel individu en particulier que Massillon attaquait, ce sont les manières de vivre de toute une société, c’est le monde comme tel qui était visé. Le bourgeois, lui, a pour ainsi dire, changé de monde; il connaîtra encore le monde et ses plaisirs, mais ce n’est pas son monde à lui. “Ce qui fait comme le corps de toute notre vie,” disait Massillon en s’adressant aux mondains, “c’est l’esprit du monde.”⁴⁾ C’est le corps de la vie que devra changer le mondain pour être chrétien. Le bourgeois corrigera ses défauts. Il ne changera pas de vie. La vie bourgeoise est bonne.

¹⁾ Le Maître de Claville, *Traité du vrai mérite de l’Homme*, t. II, p. 155.

²⁾ Voir: Saint-Simon, *Mémoires*. Ed. Chéruel et Régnier, 1718 ss., t. XIV, p. 361; t. XVII, p. 273; t. XIX, p. 189.

³⁾ Le Maître de Claville, l. c., p. 238 ss.

⁴⁾ Massillon, l. c., t. I, p. 128; t. II, p. 60.

C'était un crime d'être mondain, ce n'est pas un crime d'être bourgeois.

“Eh quoi, mes très chers Frères!,” dira l'abbé Poulle. “Jamais de conversion, jamais de conversion! Devons-nous renoncer à cette douce espérance, la seule récompense digne du ministère que nous exerçons?”¹⁾ Mais si les profanes sont moins disposés à se convertir que ne l'étaient les chrétiens d'autrefois, cela ne tient pas seulement au fait qu'on est moins croyant. Le problème de la foi ne se pose plus en fonction d'un changement de vie, d'une conversion. L'honnête homme n'a pas à désavouer sa vie; il affirme les valeurs humaines et profanes et les oppose à celles de l'Église.

“On ne parle pas toujours de religion,” dit le Maître de Claville. Aussi tracera-t-il le “plan d'une destinée heureuse,” dans lequel il établira “une correspondance parfaite entre la droite raison et les plaisirs des sens,” dont il conseille l'usage, mais “l'usage toujours modéré, toujours délicat.” Cela évidemment choquera “les sectateurs d'une sagesse sombre et mélancolique” qui, “comme ennemis de tout le genre humain,” se sont scandalisés de voir le Maître de Claville “allier la sagesse avec les plaisirs.”²⁾ Mais les “plaisirs innocents” ne sont-ils pas “la félicité de la vie?” “Je conseille l'usage des plaisirs; mais je ne veux pas qu'on s'enivre.” Aussi recommande-t-il de prendre bien garde “que ce qui ne doit être que plaisir et amusement, ne prenne pas sur nous l'autorité des passions.”³⁾

Le mondain, pour s'excuser de mener une vie de plaisirs, demandait à son confesseur quel mal il y avait “à s'habiller, à chanter, à danser, à aller au cours, au bal, à l'Opéra, à la comédie,” et le confesseur répondait que le Fils de Dieu n'a certainement pas enduré la mort “pour nous mériter la grâce de jouer, de chanter, de danser, de chercher tous les jours de nouveaux plaisirs.”⁴⁾ Mais ces plaisirs dont il est question ici, ce sont les plaisirs du monde, non ceux de la nature, ce ne sont pas ces plaisirs simples, “tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture,” comme les décrit Fontenelle, et que “les gens accoutumés aux mouvements violents des passions trouvent sans doute fort insipides.”

Il ne s'agit plus alors de mondains; mais de ceux que la fortune “a placés dans une condition médiocre.”⁵⁾ Pour ceux-ci, il ne

¹⁾ L'abbé Poulle, Sermon sur la Parole de Dieu, cité dans: P. L. Lacroix, Œuvres. Ed. Bossange, t. I, 1823.

²⁾ Le Maître de Claville, l. c., t. II, p. 14 ss.

³⁾ Ibidem, t. I, p. 181 ss.

⁴⁾ Le Vallois S. J., Œuvres spirituelles. Nouv. éd., 1758, t. I, p. 260.

⁵⁾ Fontenelle, Du Bonheur. Œuvres, 1790, t. V, p. 345 ss. et t. II, p. 387.

s'agira plus de savoir, en interrogeant les casuistes, si tel ou tel plaisir peut être toléré. "Soumettez la chair à l'esprit: mais ne l'anéantissez pas; soyez chastes: mais ne vous abstenes pas d'un commerce licite; gardez-vous de l'amour des richesses: mais ne négligez pas de pourvoir à vos besoins."¹⁾ Voilà comment Toussaint exprimera le sentiment de ceux qui savent "jouir d'un patrimoine honnête" et "se mesurer"²⁾ sur leur état. Et que pourrait-on donc trouver à y redire? Ce n'est plus le monde où l'on s'amuse, c'est le monde où l'on veut être heureux. Et pour être heureux, il faut aimer la médiocrité. "Ce n'est point au faite des grandeurs et de l'opulence qu'on jouit du bonheur le plus assuré; c'est dans un état mitoyen"³⁾, écrit Toussaint. Le bourgeois qui sait se tenir dans cet état mitoyen se gardera bien d'un "amour désordonné des richesses," mais il ne doutera pas non plus que, "corrigé par une sage modération," cet amour ne redevienne "une affection innocente." En effet, "l'or comme l'argent étant une conséquence d'une convention générale; la clef du commerce et l'instrument de nos besoins, il n'est pas plus criminel d'en désirer que de souhaiter les choses mêmes qu'on acquière avec ces métaux."⁴⁾ L'homme a droit au bonheur. Comment Dieu pourrait-il se refuser à le reconnaître? Le mondain, quand il s'adonnait aux plaisirs, le faisait avec une mauvaise conscience et il cherchait des excuses. Il n'oubliait donc pas Dieu, puisque même en agissant à l'encontre des lois de l'Évangile, il tenait à ce que Dieu ne lui en tienne pas rigueur. Le bourgeois, quand il recherche des plaisirs modestes, le fera en parfaite bonne conscience. Le plaisir pour lui n'est pas une concession, c'est un droit. Le mondain, quand il invoquait la nature, prétendait par là excuser ses faiblesses; le bourgeois verra dans la nature un titre qui l'autorise à chercher le bonheur.

Tracer le développement de l'incrédulité moderne, est, à partir d'une certaine époque, écrire l'histoire de la bourgeoisie. Cela ne veut pas dire que les origines de l'incrédulité se confondent avec celles de la bourgeoisie même. Il fut un temps où les grands se faisaient libertins, tandis que le bourgeois restait fidèle à la foi. Pourtant ce n'est que lorsque le bourgeois eut, pour ainsi dire, intégré dans le type social qu'il représente l'incrédulité que celle-ci est devenue une puissance qui puisse se dresser contre l'Église.

Mais qu'en est-il du peuple? Si le bourgeois, pour prendre conscience de lui-même, a abandonné la foi, c'est précisément pour

¹⁾ Toussaint, *Les Mœurs*, p. 37 ss.

²⁾ *Le Maître de Claville*, l. c., t. II, p. 11.

³⁾ Toussaint, l. c., p. 82.

⁴⁾ Toussaint, l. c., p. 52.

se distinguer de la masse, qui, elle, est restée "superstitieuse." Toutefois on pourrait se demander s'il est bien vrai que le peuple soit resté croyant, tandis que le bourgeois seul serait devenu incrédule. Le curé Girard, dont les "Petits Prônes" s'adressent tout particulièrement aux "peuples de la campagne," nous donne quelques exemples de ce qu'on pourrait appeler l'incrédulité populaire. Il ne s'agit pas de "ces discours affreux et pleins de blasphèmes, qui attaquent directement le Créateur et le culte qu'on lui doit." "Il est peu de gens assez abandonnés," ajoute notre prédicateur, "pour en venir à un tel excès." Bien plus fréquents sont par contre "ces mots imprudents et téméraires," "ces termes peu mesurés," "ces paroles libertines qui attaquent, ou directement ou indirectement, la piété et la religion." Le curé Girard nous cite des exemples: ". . . On n'attaquera pas directement la parole de Dieu; mais on décriera le prédicateur qui l'a débitée; on en fera des railleries insolentes." Ou bien encore: "On ne s'en prend pas absolument à la dévotion, mais on déclame contre ceux qui en font profession: on les traite d'hypocrites et de bigots." D'autres fois les gens de la campagne tiennent des propos qui s'attaquent à l'idéal de l'Évangile qu'on leur prêche. "Rien de plus commun que d'entendre dire: que les bienheureux sont les riches et tous ceux qui ont le moyen de passer la vie agréablement; que la pauvreté, au contraire, est le plus grand mal qui puisse nous arriver, et que les pauvres sont extrêmement malheureux . . . que les honneurs, les charges, les dignités et les grandeurs du siècle sont ce qui rend une personne recommandable, et que les humiliations ne servent qu'à rendre méprisable et faire ramper dans la poussière." Comment alors s'étonner d'entendre les gens de la campagne dire "que les uns ont tout, tandis que les autres n'ont rien; et que les biens sont très mal partagés." Les gens de la campagne sont donc loin d'être toujours les ouailles dociles et soumises qu'on aimerait pouvoir opposer aux bourgeois incrédules.

Mais quelle est au juste la vraie portée des propos que le curé leur reproche? Il y a les discours "contre la piété," il y a les paroles "contraires à la pureté." Pour le curé Girard, ils sont nés d'un même esprit. Il se peut qu'il sous-estimait le poids de certains arguments qui pourront se développer plus tard et devenir des objections auxquelles on tient et qui, mieux raisonnées, pourront paraître irréfutables. Il reste néanmoins vrai qu'il serait faux d'y voir une expression de convictions arrêtées. ". . . On regarde tous ces discours, toutes ces paroles, et contre la piété et contre la charité, contre la pureté, comme des bagatelles; on s'en divertit, on ne daigne pas s'en confesser; on y applaudit; on loue, et on

admire ceux qui les profèrent avec plus d'esprit et de bonne grâce; on les recherche comme des gens d'une agréable conversation," dit le curé Girard qui n'est pas de cet avis et qui prédit à ses auditeurs "une étrange surprise à l'heure de la mort et au jour du redoutable jugement," "lorsqu'on se verra condamné aux peines éternelles pour ces abominables paroles qu'on avait toujours compté pour peu de choses, ou tout à fait pour rien."¹⁾

Pourtant, en un certain sens, ce sont bien des bagatelles, des bons mots, des saillies, des plaisanteries, des railleries, des blasphèmes, parfois des cris de révolte ou simplement des bravades, peut-être aussi des contestations plus sérieuses qui font douter de tout ce qui est généralement admis et de ce qu'on croit d'ordinaire, sans toutefois pouvoir s'y arrêter et échapper pour toujours aux habitudes. Mais tout cela ne fait pas encore de vrais incroyants. Aussi le curé ne se donnera-t-il pas la peine d'entrer en discussion avec les gens de la campagne. Il lui suffira de les avertir que les propos qu'ils tiennent sont dangereux pour le salut de leur âme et qu'ils est toujours risqué de vouloir s'élever contre les autorités établies.

Il y aurait un curieux rapprochement à faire en matière d'incrédulité entre les grands et le peuple. Chez le peuple et chez les grands l'incrédulité n'est pas une donnée sociale qui pourrait caractériser un type collectif. Elle ne s'appuie pas sur une conscience de classe. Si les grands, d'une part, et les gens du peuple, de l'autre, s'élèvent contre la foi, ils le font, pour ainsi dire, à leurs propres risques et périls. Aussi l'incrédulité, quand elle apparaît chez eux, conserve-t-elle la plupart du temps quelque chose d'incertain et de fluctuant. Ou bien ce sont des paradoxes qui n'engagent toujours qu'incomplètement ceux qui les débitent, des railleries qui ne comportent pas de conviction bien arrêtée. On tient à embarrasser les curés; on s'essaie ainsi à ne plus croire. Mais pour que la foi soit vraiment atteinte et qu'on puisse un jour regarder les croyances comme appartenant à un passé déjà lointain, il faut autre chose. Il fallait que, de même qu'autrefois, la foi se confondît avec l'existence de l'être social, l'incrédulité à son tour relevât non des idées particulières et changeantes des individus, mais d'un ensemble de valeurs et de représentations auxquelles se rattache la vie du groupe. Ni chez les grands, ni chez les paysans on ne trouve les conditions qui permettraient à l'incrédulité de s'identifier à l'esprit même d'une classe. Mais, entre les deux, il y a le bourgeois.

¹⁾ Girard, ancien curé de Saint-Loup, Les Petits Prônes ou Instructions familières principalement pour les peuples de la campagne. Lyon 1756, t. II (Sur les conversations), p. 177-181; 189 et 190.

Tel qu'il est, il est incrédule. Point n'est besoin que son incrédulité soit un état bien défini. A-t-il, oui ou non, abjuré la foi? Ce n'est pas ainsi qu'il faut poser la question. Il peut avoir des convictions opposées à celles de l'Église, ou bien il dira simplement que ce que les théologiens disent ne l'intéresse pas et qu'il n'en a que faire. Il peut être un homme sans préjugés ou éprouver encore de ces peurs secrètes dont parlent les prédicateurs. Ce sont des variations individuelles qui ne modifient pas essentiellement la donnée sociale. Le bourgeois est, pour ainsi dire, incrédule par état, il l'est parce que bourgeois. Son incrédulité fait partie de sa vie même. Les autres, on peut espérer les ramener à la foi, en les faisant rentrer dans la communauté des fidèles dont ils se sont éloignés. Mais pour que le bourgeois redevienne le fidèle d'autrefois, il eût fallu qu'il cessât, du moins pour cette époque, d'être bourgeois.

Ainsi donc, il y a un rapport étroit, entre la formation de l'esprit bourgeois et le développement de l'incrédulité moderne. Il y avait bien eu, antérieurement à l'avènement de la bourgeoisie, des tentatives de ne pas croire, mais elles ne pouvaient aboutir qu'incomplètement. La vraie lutte contre l'Église ne devait s'engager que lorsque la bourgeoisie, devenue consciente d'elle-même et ayant développé une idéologie propre, sut donner à l'incrédulité un aspect bourgeois et honnête.